LA VIOLENCE DANS LA BIBLE

Personne ne le contestera, la Bible est remplie de violence. Pire, le Dieu de la Bible semble être, au premier abord, un Dieu violent. Et l'on s'interroge : « Pourquoi une telle violence dans la Bible ? Pourquoi tant d'être violents au fil des pages ? (…) La présence massive de la violence en particulier dans le premier Testament dérange, en effet. A cause d'elle, d'aucuns voudraient que les croyants renvoient ce livre aux oubliettes de l'histoire avec d'autres ouvrages anciens du même genre, comme un sombre témoignage du potentiel destructeur que constitue toute religion. A cause d'elle, des chrétiens préfèrent ignorer des pans entiers de ce livre, qui est pourtant au centre de leur foi et leur est indispensable pour comprendre le cœur du message du Nouveau Testament[1] ».

Voilà qui éclaire la réflexion que je me propose de conduire avec vous ce soir. Avec trois temps : le rappel de quelques épisodes ou passages bibliques qui ne fera que confirmer ce que nous ne savons que trop ; quelques tentatives de solution ou d'explication de la présence de la violence dans la Bible ; enfin, une autre voie possible, où à partir d'une lecture des grands textes fondateurs de la Bible, on essaiera d'accueillir cette violence, sans la rejeter.

Le scandale de la violence

Celui qui s'intéresse à la présence de la violence dans la Bible ne peut que le noter : à l'origine de l'Alliance que Dieu va conclure avec celui qui deviendra son Peuple, il y a déjà une action violente. Car on l'oublie parfois, la libération d'Egypte s'est soldée par la mort des Égyptiens. Et, fermant les yeux sur cet aspect des choses, Myriam plutôt le triomphe de Dieu qui a « jeté à la mer chevaux et cavaliers » (Ex 15,21b), tandis que le Psaume 136 s'émerveillera : « Il frappa l'Égypte en ses premiers-nés, car éternel est son amour ».

Dans le prolongement de la libération d'Egypte et du séjour dans le désert, comment ne pas évoquer également la violence qui caractérise la conquête de Canaan par les troupes de Josué. On y voit Dieu guerroyer à la tête de son peuple en demandant que soient voués à l'anathème (massacrés) les ennemis et leurs biens. La prise de Jéricho donne lieu d'ailleurs à un scénario qui semble s'être reproduit maintes fois : « Le peuple poussa le cri de guerre et l'on sonna de la trompe. Quand il entendit le son de la trompe, le peuple poussa un grand cri de guerre, et le rempart s'écroula sur place. Aussitôt le peuple monta vers la ville, chacun devant soi, et ils s'emparèrent de la ville. Ils dévouèrent à l'anathème tout ce qui se trouvait dans la ville, hommes et femmes, jeunes et vieux, jusqu'aux taureaux, aux moutons et aux ânes, les passant au fil de l'épée[2] ». Mais on pourrait mentionner bien d'autres récits ou

---

[1] A.WENIN, *La Bible ou la violence surmontée*, DDB, Paris, 2008, p.7. Le problème n'est pas nouveau, car si la tradition juive n'a guère vu dans la violence un obstacle à son étude des Ecritures, il n'en a pas été de même chez les chrétiens. La première « hérésie » n'est autre en effet que celle de Marcion qui, dès l'an 150, rejetait l'Ancien Testament, affirmant, si l'on en croit Irénée de Lyon, que « le Dieu qu'ont annoncé la Loi et les Prophètes est un être malfaisant, aimant la guerre, inconstant aussi dans ses jugements et en contradiction avec lui-même » cité in *ibid.,*

[2] Jos 6,20-21 (cf.16-17.27) ; 10,12-14.25.30-32 ; 24,8

passages de la Bible, comme le chapitre 20 du livre du Deutéronome qui indique la manière (mode d'emploi) dont le peuple de Dieu doit traiter les villes qui résistent à la conquête[3].

Or, note Jean-Pierre Prévost, « on ne voit jamais Moïse ni Josué ni l'un des Juges exprimer quelque compassion que ce soit pour les populations qu'ils doivent exterminer sur leur passage. On n'entend pas non plus Samson ni David exprimer la moindre compassion par rapport à leurs ennemis, ni même le prophète Elie, par rapport à ses rivaux, les prophètes de Baal. On dira peut-être 'à la guerre comme à la guerre !', mais pourquoi aucun serviteur ou prophète de YHWH ne s'est-il levé au nom de la plus stricte justice sinon de la compassion, pour prendre la défense de populations, incluant femmes et enfants, qui avaient droit elles aussi à l'existence[4] »

Dans un contexte différent, les prophètes, quelques siècles plus tard, annoncent le châtiment de Dieu sur le peuple qui n'a pas respecté l'alliance qu'il avait conclue avec lui. Et là aussi, on assiste à un déferlement de violence. Dénonçant les abus des puissants et les manœuvres des femmes de Samarie, Amos, par exemple, a ces paroles terribles : « Écoutez, vaches de Bashân, qui êtes sur la montagne de Samarie, qui exploitez les faibles, qui maltraitez les pauvres, qui dîtes à vos maris : 'Apporte et buvons ! ». Le Seigneur l'a juré par sa sainteté : voici que des jours viennent sur vous où l'on vous enlèvera avec des crocs, et jusqu'aux dernières, avec des harpons de pêche ; vous sortirez par des brèches, chacune droit devant soi, et vous serez repoussées vers l'Hermon, oracle de YHWH » (Am 4,1-3). C'est aussi sous l'influence du prophète Amos que le « Jour de YHWH » - qui rappelait initialement à Israël l'intervention libératrice de Dieu, et était donc considéré comme un motif de confiance - devient un jour de malheur et de ténèbres : « Malheur à ceux qui soupirent après le Jour de YHWH ! Que sera-t-il pour vous, le Jour de YHWH ? Il sera ténèbres, et non lumière[5] ».

A l'image de ce passage du livre d'Isaïe, il y a aussi les diatribes et les menaces violentes que les prophètes prononcent à l'encontre des nations païennes : « Oui, YHWH fulmine contre toutes les nations, il s'enflamme contre toutes leurs troupes, il les voue au

---

[3] « Lorsqu'il s'agira des cités de ceux des peuples que YHWH ton Dieu te donne en héritage, tu n'y laisseras pas subsister âme qui vive. Oui ! Hittites, Amorites, Cananéens, Perizzites, Hiwwites, Jébusites, tous tu les voueras à l'extermination, ainsi que te l'a ordonné YHWH ton Dieu » (Dt 20,16-17)

[4] *Les scandales de la Bible,* Bayard, 2006, p.154. « Il y a bien sûr, dans l'A.T, des textes remarquables de non violence (les quatre Chants du Serviteur : Is 42,1-4 ; 49,1-6 ; 50,4-11 ; 52,13-53,12), le poème de Lamentations 3 sur l'homme dévasté par la chute de Jérusalem au temps de Nabuchodonosor, les dénonciations des guerres fratricides de la part des prophètes (Am 1-2), de flamboyantes annonces de la fin des guerres et de l'instauration d'une paix sans entrave (Is 2,1-4 ; 11,1-9 ; 65-66), des relectures 'démilitarisées' de l'histoire d'Israël dans les deux livres des Chroniques, etc. Mais a-t-on vraiment tiré les leçons de ces textes ? Sont-ils vraiment lus aujourd'hui et, pour parler à la manière rabbinique, traduits pour la compréhension du grand public ? C'est seulement à partir d'un dialogue avec et entre les textes bibliques pro ou anti-violence, qu'on pourra mieux comprendre la problématique complexe de la violence et y apporter une réponse appropriée » p.154-155.

[5] Am 5,18 cf. Am 2,4-6.13 ; Jr 1,14-16

massacre, à l'extermination. On jettera leurs corps troués, leurs carcasses empesteront, leurs sang ruissellera des montagnes » (Is 34,2-3)[6]. Bref, comme le note R. Schwager à propos de la violence dans l'Ancien Testament, « aucune autre activité ou expérience humaine n'est si souvent mentionnée, ni dans le monde du travail ou de l'économie ni dans celui de la famille et de la sexualité ou de la nature et de la science. Pour les auteurs bibliques, l'expérience la plus impressionnante et obsédante a été, semble-t-il, celle des hommes qui se battent et s'entre-tuent[7] ».

Plus redoutable encore, il y a ce constat de G.Barbaglio : « Le thème de la vengeance du sang de la part de Dieu se trouve dans l'Ancien Testament encore plus souvent que la problématique de la violence humaine. Dans un millier de textes, on voit que la colère de YHWH s'enflamme, qu'il punit par la mort et la ruine ; comme un feu dévorant, il juge, se venge et menace d'anéantissement. Il manifeste sa gloire dans la guerre et, tel un vengeur plein de colère, il juge. Aucun autre thème n'apparaît aussi souvent que celui de l'agir sanguinaire de Dieu[8] ». Ce à quoi cet auteur ajoute : « Ce ne sont pas les récits de violences nombreuses et terribles qui font problème, mais les évaluations éthiques et religieuses qui les présentent comme voulues et commandées par Dieu[9] ». Ici aussi les statistiques sont impressionnantes : plus de cent passages attestent que Dieu ordonne explicitement de tuer les hommes. Et seuls, si l'on s'en tient à l'Ancien Testament, le livre de Ruth, le Cantique des Cantiques et le livre d'Esther sont des livres où Dieu n'est pas associé directement ou indirectement à la guerre.

Mais cela ne veut pas dire pour autant qu'il y aurait un Dieu violent : le Dieu de l'Ancien Testament, et un Dieu bon : le Dieu du Nouveau Testament. Car il y a aussi de l'amour dans l'Ancien Testament[10], comme il y a aussi de la violence dans le Nouveau Testament, le Fils de Dieu fait homme qui prêche l'amour de Dieu étant également celui qui interpelle violemment les pharisiens dans l'évangile de Matthieu (Mt 23) et évoque de terribles châtiments à l'encontre de ceux qui ne se convertissent pas (Mt 11,21)[11]. On pense ici à la finale de la parabole du jugement dernier (Mt 25,46), où à l'étonnante conclusion de la parabole du festin, où celui qui est trouvé sans le vêtement de la noce est violemment

---

[6] Is 10,5-6 ; Jr 50,35-40

[7] Cité in G.Barbaglio, *La violence dans la Bible*, Paris, Seuil, p.16

[8] *ibid.* p.17.

[9] *ibid.*, p.20.

[10] On songe tout particulièrement ici à Osée 2,4-25 où le prophète se fait le chantre de fidélité aimante indéfectible et invincible de Dieu.

[11] A propos de la violence de Jésus, on notera que a) Jésus exerce une force incontestable verbale et d'opposition par rapport à certaines interprétations de la Loi (Mc 2,23ss ; 12,38-40 ; Mt 23,1-36) ; 2) qu'il n'exerce aucune violence directe sur les personnes mais les condamne plutôt ; 3 qu'il conduit à un processus de conversion, base réelle de la libération et il prêche l'Amour ; 4) qu'il affronte la violence jusqu'à l'Amour, faisant de l'Amour un témoignage actif

expulsé de la fête : « Jetez-le, pieds et poings liés, dehors dans les ténèbres du dehors : là seront les pleurs et les grincements de dents. Car beaucoup sont appelés, mais peu sont élus » (Mt 21,13-14). Mais la conclusion de la parabole des « talents », dans la version de Luc, a de quoi heurter notre sensibilité. Le roi dira : 'Quant à mes ennemis, ceux qui n'ont pas voulu de moi pour roi, amenez-les et égorgez les en ma présence » (Lc 9,27) [12]. Jean, le Baptiste, avait déjà mis en garde ses contemporains : « Déjà la cognée se trouve à la racine des arbres ; tout arbre donc qui ne produit pas de bon fruit va être coupé et jeté au feu » (Mt 3,8-10).

Il y a enfin l'épisode bien connu où l'on voit Jésus chasser les vendeurs du Temple de Jérusalem, parce qu'ils font d'une certaine manière violence au Temple. Le renversement des objets, dont il ne faut minimiser la violence, s'inscrit également dans sa préoccupation de re-situer le Temple dans sa vocation et sa finalité : une maison de prière pour tous.

<u>Des tentatives de réponse</u>

Comment recevoir et interpréter ces récits bibliques ? Tout au long de l'histoire, plus particulièrement durant le siècle dernier, on a élaboré des tentatives de réponse. A propos des textes de jugement, que l'on trouve aussi bien dans l'Ancien que dans le Nouveau Testament, on a dit qu'ils appartenaient à un genre littéraire qu'il faut apprendre à décrypter, pour ne pas prêter à Dieu des sentiments qui sont trop humains.

S'agissant du récit de l'exode ou des épisodes de la conquête, on a dit que, rédigés comme des épopées, ils ne correspondaient vraisemblablement pas à ce qui s'était passé, et qu'il fallait ici démêler les fils de la théologie et de l'histoire. Si l'on s'en tient au récit de la libération d'Égypte, on note d'ailleurs que deux traditions le traversent : celle où, c'est le Pharaon qui est responsable de ce qui arrive, puisque c'est lui qui refuse d'entendre Moïse et Pharaon, même après avoir obtenu une trêve dans l'épreuve : « Mais le cœur de Pharaon s'endurcit et il ne les écouta pas, comme YHWH l'avait dit » (Ex 8,11.15) ; celle où, non seulement Dieu envoie les fléaux par le truchement de Moïse et d'Aaron, mais où il a l'initiative de l'endurcissement du Pharaon : « YHWH endurcit le cœur de Pharaon » (Ex 10,20,27)[13] .

A propos des récits de conquête, on conviendra que ces récits n'ont rien de très original, car il était alors habituel de représenter les divinités en train de combattre à la tête

---

[12]Voir les paraboles des vignerons homicides (Mc 12,1-11 et parallèles) ou du débiteur impitoyable (Mt 25,23-35). On peut également mentionner ici la colère de l'Agneau (Ap 6,16ss) et le sang des pécheurs coulant, dans l'Apocalypse de Jean (14,20), avec une surabondance qu'aucun livre biblique n'avait jusqu'alors montrée.

[13]Dans un cas, « le péché et donc la violence sont bien du ressort de l'homme, en l'occurrence de Pharaon qui n'hésite pas à faire courir des risques à son peuple (....) Dans l'autre cas, c'est YHWH qui apparaît comme menant le jeu d'un bout à l'autre. Sans illusion, sans doute sur les dispositions du cœur de Pharaon, il conduit une histoire, celle de son peuple. Ainsi paraît entrer dans son plan l'endurcissement de Pharaon qu'il ne peut que vouloir de façon à ce que ce peuple réussisse parfaitement ». P.GIBERT, *L'espérance de Caïn; La violence dans la Bible,* Paris, Bayard, 2002, p.72-73

de leurs sujets ou leur assurant la victoire[14]. Par ailleurs, si on sait aujourd'hui, par d'autres traditions bien établies, que les populations de Canaan et d'Israël restèrent longtemps mêlées après la conquête avec un grand risque de contagion d'ailleurs pour Israël[15], on peut se demander si la rédaction de ces récits (Jos 1-12), vraisemblablement au VIIème siècle – à l'époque de Josias - au moment où le Levant était dans le giron de l'empire assyrien, ne répondait pas à un objectif : présenter YHWH comme un Dieu présent aux côtés de son peuple, plus puissant que toutes les divinités de l'Assyrie[16]. Avec, par le fait même, la transformation du Dieu d'Israël en un Dieu aussi guerrier et militariste que ne l'était Assur, le dieu tutélaire des Assyriens[17] et, détail qui a son importance, la possibilité que « la pratique du *hèrèm* (l'interdit), dont il est question en Jos 6 et selon laquelle toute ville conquise doit être exterminée n'ait jamais été appliquée de fait » Car il s'agit là d'une « construction théologique[18] ».

---

[14] Chez les Assyriens, le roi Assarhaddon attribue à la déesse Ishtar sa victoire sur les prétendants au trône après le meurtre de son père Sennachérib : « Ishtar, la déesse du combat et de la bataille, que mon sacerdoce aime, fut à mes côtés et brisa leur arc et délia leur ordre de bataille, si bien que tous crièrent ensemble : 'Celui-ci est notre roi' ». Le facteur décisif est l'intervention de la divinité, comme le montre également un texte où la déesse Ishtar s'exprime à la première personne : « Asarhadon, roi des nations, ne crains pas !...Je suis la grande déesse ! Je suis Ishtar de Arbéla qui met tes ennemis à tes pieds....Ne crains pas ! » Dans un hymne, le roi Assurbanipal attribue lui aussi à Ishtar le mérite de ses victoires : « Ce n'est pas par ma propre puissance, ni par la force de mon arc. C'est par la force de mes dieux, par la force de mes déesses que moi, j'ai plié les nations....sous le joug d'Assur »
A son tour, le Dieu Amon parle ainsi au pharaon **Thoutmès** III (1480-1450) : « Je suis venu pour que tu piétines les puissants de la Syrie, je les ai mis à tes pieds dans leur région. Je suis venu pour que tu piétines les Asiatiques et frappes les chefs des Syriens »
Pour ce qui est des parallèles entre le livre de Josué et les récits assyriens de guerre, voir Thomas ROMER, « Le Dieu guerrier » in *Dieu, Vingt six portraits bibliques* (P.Gibert, D.Marguerat éd.), Bayard, Paris, 2002, p.131ss

[15] « A part le livre du deutéronome et certains Psaumes qui semblent connaître le livre de Josué, les autres traditions de la Bible hébraïque ne semblent pas concevoir l'installation d'Israël en Canaan comme étant le résultat d'une action militaire. Les prophètes, par exemple, évoquent les origines du peuple en se référant à l'Egypte ou au désert où YHWH a « trouvé » Israël. D'après ces oracles, l'introduction dans le pays se fait sans allusion à l'extermination d'autres peuples (Os 9,10 ; 11,1-3 ; Jr 2,2). Ceci montre que la conception des premiers auteurs du livre de Josué n'est pas la seule à l'intérieur de la Bible et qu'il faut la « contrebalancer » par d'autres traditions plus pacifiques. La pire des aberrations serait de vouloir justifier ces textes théologiquement en faisant abstraction du contexte de leur production » TH.ROMER in *Dieu est il violent ?* (D.Marguerat dir.), p.53.

[16] Mais peut-être aussi « de montrer qu'Israël n'aurait pas dû épargner les Cananéens, à l'époque de la conquête, autant qu'il l'a fait »P.BEAUCHAMP, Cahier Evangile 76, p.37. « Au moment où ces textes sont écrits, il est déjà possible aux meilleurs en Israël d'y entendre que l'attirance pour les dieux cananéens est radicalement condamnée, plutôt que d'y entendre un appel à verser le sang de leurs adorateurs » ibid.,

[17] Auquel cas, la violence de Dieu, comprise comme épiphanie divine, concernerait davantage les dieux assyriens que les baals cananéens.

[18] Ibid., p.133

On ajoutera à cela que les rédacteurs du livre de Josué ont vraisemblablement pressenti eux-mêmes le « danger d'une récupération militariste de ce livre ». On en a l'illustration dans le fait que, dès le début du livre, ils ont fait en sorte que la conquête du pays soit subordonnée au respect de la Torah (la Loi). Ainsi, après le discours d'intronisation de Josué, où celui-ci apparaît comme un chef de guerre (1,1-7), ils ont tenu à préciser : « Ce livre de la Torah ne s'éloignera pas de ta bouche, tu le murmureras jour et nuit » (v.8), la conquête du pays se muant ainsi en une conquête de la Loi. Enfin, pour beaucoup d'auteurs, l'épisode de la prostituée Rahab, au chapitre 2, pourrait être une critique de l'image d'un Dieu nationaliste et guerrier, en même temps que la dénonciation d'une forme de théologie ethnocentrique, puisque c'est une femme étrangère qui confesse YHWH comme étant le dieu du ciel et de la terre[19]. Toujours à propos de la figure de Rahab, au terme de la conquête de Jéricho, Jos 6,25 souligne d'ailleurs la nécessité d'intégrer les étrangers en Israël : « Quant à Rahab, la prostituée (...) Josué la laissa en vie, et elle habite au milieu d'Israël jusqu'à ce jour ». Bref, à travers ce récit, et malgré les apparences, on assiste à une mise en cause d'une conception nationaliste et guerrière de Dieu en montrant que, sans l'apport des étrangers, la confirmation de la promesse ne se serait jamais produite.

Aussi réelles et fondées soient-elles, ces tentatives d'explication[20] ne suffisent pas, semble-t-il, à résoudre la question que pose le fait qu'aussi bien dans l'Ancien que dans le Nouveau Testament, Dieu soit associé à la violence. C'est donc une autre piste qu'il faut, à mon sens, creuser. Elle part d'un constat : la violence de Dieu - et donc aussi celle que l'on trouve chez les prophètes ou dans certains Psaumes - est, toujours dans la Bible, au service de la justice. On en a un premier exemple avec la libération d'Égypte, où l'on voit bien que ce qui motive l'action de Dieu, c'est d'abord de libérer des hommes et des femmes qui subissent une violence puisqu'ils sont en situation d'esclavage (Ex 3,70). D'une certaine manière, la puissance de Dieu apparaît d'ailleurs ici sous un double aspect : d'abord libératrice et créatrice ; mais destructrice, lorsque la justice est bafouée. Ce qui corrobore le fait que, dans la Bible, la violence de Dieu est le plus souvent en relation avec la condamnation des violences dont sont victimes les petits, les pauvres, des innocents.

On en a l'illustration avec le châtiment du roi David, qui, en faisant tout pour qu'Urie le Hittite soit tué, a ajouté à l'adultère l'homicide[21], ou avec celui du roi Achab, qui, secondé dans sa méchanceté et sa duplicité par Jézabel, a fait tuer Nabot parce qu'il voulait s'emparer de sa vigne (1 R 21). A leur manière, ces deux exemples mettent en relief le caractère particulier de la violence de Dieu qui épargne d'autant moins les souverains,

---

[19] Jos 2,11

[20] Cela vaut aussi pour le terrible récit du sacrifice d'Isaac, à propos duquel Pierre.GIBERT écrit : « C'est bien d'une gestion qu'il s'agit puisqu'on doit en finir, à moins de n'en avoir jamais commencé, avec les sacrifices humains, avec les sacrifices de l'aîné et avec la toute puissance paternelle trop facilement légitimée par « le symétrique du crime d'inceste », lequel, dans « la loi du Père », se trouve « dans le degré le plus radical de l'abus de la loi et de sa perversion » (citation de P.BEAUCHAMP, *D'une montagne à l'autre, la loi de* Dieu, Seuil, Paris, 1999, p.87) *L'espérance de Caïn, La violence dans la Bible,* op.cit., p.59

[21] Cf. l'intervention de Nathan (2S 11-12 cf. 12,1b-4)

soumis eux aussi à la loi divine, que leur violence s'exerce au détriment des faibles et des sans défense. La violence de Dieu, comprise comme condamnation, par Dieu, de la violence humaine, s'inscrit dès lors dans le cadre d'une justice qu'il faut promouvoir et défendre : « Tu (Elie) lui diras ceci : Ainsi parle YHWH : Tu as assassiné, et de plus tu usurpes ! C'est pourquoi, ainsi parle YHWH : A l'endroit-même où les chiens ont lapé le sang de Nabot, les chiens laperont ton sang à toi aussi » (1 R 21,19.23).

C'est la raison pour laquelle les prophètes dénoncent la violence des puissants qui « vendent le juste à prix d'argent et le pauvre pour une paire de sandales....qui écrasent la tête des faibles sur la poussière de la terre » (Am 2,6-7) ou « éventrent les femmes enceintes du Galaad afin d'élargir leur territoire » (Am 1,13)[22]. Les prophètes n'hésitent pas alors à annoncer le châtiment de Dieu à l'encontre son peuple - qui s'est montré infidèle à l'alliance -, soumettant ainsi l'illusoire certitude d'un salut fondé sur la seule élection divine au crible de la responsabilité personnelle et sociale des Israélites. En conséquence de quoi, ils doivent faire face à une menace mortelle qui ne vient plus de l'extérieur mais de YHWH lui-même.

En dénonçant l'illusion qui consisterait à compter sur l'élection divine sans se soucier de la fidélité à l'Alliance[23], la perspective du châtiment divin renvoie ainsi chacun à la gravité des actes qu'il pose, et donc à sa responsabilité. Ainsi s'expliquent, dans le Nouveau Testament, les innombrables appels de Jésus à la conversion, ses violentes diatribes à l'encontre des pharisiens qui mettent sur le dos de leurs compatriotes des jougs qu'ils ne peuvent porter (Mt 23) ou, pire encore, manipulent la Loi et l'interprètent de manière à asseoir leur pouvoir (Mt 19,1ss). En ce sens, les colères verbales de Jésus sont à la hauteur de son indignation devant le comportement de ceux qui, sous couvert de fidélité à la Loi, portent atteinte à la qualité des relations humaines et pervertissent le visage de Dieu.

Il n'en en est pas moins vrai qu'à ce constat, il faut en ajouter un autre : si la Bible évoque le plus souvent la violence de Dieu dans le cadre de la condamnation, par Dieu, de la violence des hommes[24], elle confesse aussi son extraordinaire capacité de pardon qui brise la corrélation entre faute et châtiment, et annonce une justice qui n'est pas à la manière des hommes. De nombreux textes pourraient être évoqués ici, à commencer par celui du déluge où l'on voit Dieu reléguer définitivement dans le passé lointain de l'humanité cette extermination effroyable, en s'interdisant la possibilité de la réitérer : « Jamais plus je ne

---

[22] cf.4,1 ; 5,11-12 ; 8,4-6, etc. Os 4,1b-2 ; 6,8 ; 12,2 ; Mi 3,1-3.9-10. Pire, comme c'est le cas avec Ézéchiel, qui conteste l'offrande de sacrifices humains, il y a cette forme particulière de violence qui associe homicide et idolâtrie dans l'offrande de sacrifices humains (Ez 23,37)

[23] Jérémie dénonce à son tour l'illusion de croire que le peuple est en sécurité parce que Dieu est avec lui dans son Temple ; et Ézéchiel affirme que le jugement de Dieu est exemplaire, puisqu'il ne frappe que les coupables. Tous deux annoncent le déchaînement de la colère de Dieu contre un peuple qui compte sur l'élection divine sans se soucier d'être fidèle à l'Alliance. Seule une conversion sincère pourra calmer la colère de Dieu : Jr 7 ; Ez 7,8-9 ; Ez 18,29-30

[24] Ou de la violence dont est victime le peuple avec lequel il a fait alliance et à l'égard duquel il s'est engagé. Voir B.RENAUD, « Un Dieu jaloux entre colère et amour », *Cahiers Evangile 149*, septembre 2009

maudirai la terre à cause de l'homme, parce que les desseins du cœur de l'homme sont mauvais dès son enfance, plus jamais je ne frapperai tous les vivants comme je l'ai fait » (Gn 8,21).

Chez les prophètes, plus particulièrement, les formules « jamais plus »[25] et « pour toujours » interviennent comme la base d'un avenir nouveau, d'une communion éternelle entre YHWH et son peuple[26], d'une alliance nouvelle inscrite non plus sur des tables de pierre mais dans le cœur des hommes (Jr 31), en même temps qu'au cœur de l'exil résonnent ces paroles bouleversantes : « Une femme oublie-t-elle son enfant ? Est-elle sans pitié pour le fils de ses entrailles ? Même si les femmes oubliaient, moi, je n'oublierai pas » (Is 49,15). Ce à quoi on doit ajouter ce magnifique passage du livre d'Osée : « Mon cœur en moi est bouleversé, toutes mes entrailles frémissent. Je ne donnerai pas cours à l'ardeur de ma colère, je ne détruirai pas à nouveau Ephraïm car je suis Dieu et non pas homme, au milieu de toi, je suis le Saint et je ne viendrai pas avec fureur » (Os 11,8-9).

Une autre logique que celle de la colère ou du châtiment apparaît ici : c'est celle du pardon divin généreusement accordé[27]. Cette logique n'a pas d'autre origine que la sainteté de Dieu, qui fait de lui le tout-autre. Aussi Dieu répond-il à la faiblesse des hommes non pas en les condamnant à la mort définitive, mais en leur donnant son Esprit qui les rendra capables de surmonter leur impuissance à aimer et à être fidèle (Ez 36,26-28). Loin d'être un juge impassible qui rétribue le bien avec le bien et le mal avec le mal, il est un Dieu fidèle dont la fidélité est plus grande que toutes les infidélités des hommes. Il peut user d'autres voies que celles des hommes pour rendre justice, sans se compromettre avec la violence.

Ainsi, parce qu'il est le gardien et le protecteur de toute vie, même de celle du criminel le plus méprisable, le Dieu de la Bible refuse le mécanisme des règlements de compte assassins, avec l'enchaînement de la violence qu'ils entraînent[28]. A la parole désespérée de Caïn, qui ressent le destin dont il est responsable, comme un poids trop lourd à porter, YHWH répond qu'il condamne toute vengeance humaine à son égard : « Si l'on tue Caïn, Caïn sera vengé sept fois » (Gn 4,13-15). Le premier meurtrier de l'histoire des hommes, aussi grave soit sa faute, bénéficie donc déjà de la protection divine[29]. Bien des siècles plus tard, Jésus proclamera à l'adresse de ses disciples : « Vous avez entendu qu'il a

---

[25] Ez 16,42 ; 36,15 ; 39,29 ; Jl 2,19 cf.2,27 ; Na 1,12

[26] Je te fiancerai à moi pour toujours (Os 2,21)

[27] A cause de ton Nom, YHWH, pardonne mes torts, car ils sont grands (Ps 25,11) ; Délivre-nous, efface nos péchés, à cause de ton Nom (Ps 79,9) ; *Il ne nous traite pas selon nos péchés, ne nous rend pas selon nos faites* (Ps 103,10)

[28] De manière plus générale encore, une Loi parcourt l'ensemble de la Bible. Mais, de manière plus encore générale, c'est la loi de Dieu qu'il faut situer dans ce contexte, car elle intervient pour limiter et exclure la violence :

[29] Il en sera de même pour certains ennemis d'Israël à qui Dieu, refusant toute logique de violence, proposera une parole de conversion. On pense ici au prophète Jonas qui ne veut pas se rendre à Ninive, la ville ennemie, parce qu'il a trop peur qu'elle se convertisse

été dit : 'Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi'. Eh bien moi je vous dis : 'Aimez pour vos ennemis, et priez pour vos persécuteurs' » (Mt 5,43-44 ; Lc 6,27). Et Jésus indique que la raison d'être des antithèses du Sermon sur la Montagne[30] réside dans la nécessité « d'être vraiment les fils de votre Père qui est aux cieux, car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et tomber la pluie sur les justes et les injustes (Mt 5,45). L'agir de Dieu qui fait lever le soleil et tomber la pluie sur tous les hommes, qu'ils soient bons ou méchants, qu'ils accomplissent ou non sa volonté, qu'ils soient justes ou injustes, fonde donc l'impératif, pour ceux qui se considèrent comme ses fils, de l'amour illimité d'autrui !

Auparavant, l'évangéliste Matthieu avait rapporté cette autre recommandation : « A qui te frappe sur une joue, présente encore l'autre ; à qui t'enlève ton manteau, ne refuse pas ta tunique. A quiconque te demande, donne, et à qui t'enlève ton bien, ne le réclame pas » (Mt 5,38-42). Pour Giuseppe Barbaglio, il s'agit là d'un défi extrême, « dont le but est de faire réfléchir le violent et de vaincre son hostilité en l'invitant à renoncer à sa manière violente d'agir et à choisir la voie inverse, celle de la non-violence. Jésus donc n'ordonne pas le martyre ni de s'offrir comme victime à l'agresseur, mais il indique une stratégie non violente pour conquérir le violent[31] ». Différemment, Daniel Marguerat considère que « la parole de Jésus ne comporte nullement de consigne rassurante ou d'espoir secret de convertir le violent. Elle pointe uniquement sur la nécessité provocatrice de rompre, par le renoncement à riposter, la spirale de la violence[32] ». Renoncer à son droit de riposte, renoncer à l'« œil pour l'œil » devient « un acte prophétique de dénonciation devant les ravages de la violence[33]»

Nous sommes bien ici dans un au-delà de la violence qui s'inscrit dans la perspective biblique d'une ère de paix universelle et cosmique : « Ils briseront leurs épées pour en faire des socs et leurs lances pour en faire des serpes. On ne lèvera plus l'épée nation contre nation. On n'apprendra plus à faire la guerre (Is 2,4)[34].

---

[30] Voir D.MARGUERAT qui montre comment chacune des antithèses du Sermon sur la Montagne est une protestation contre une violence exercée envers autrui. *Dieu est-il violent ? op.cit*., p.78-79. Alors que la loi du talion (Code d'Hammurabi ; Ex 21,23-25 ; Dt 19,21 ; Lv 24,18b.20a) cherchait à réguler la vengeance en imposant une règle de proportionnalité entre le mal infligé et le mal infligé (Une forme particulière de dissuasion de la violence est la « loi du talion », Jésus demande que l'on aille plus loin en ne résistant pas au méchant (Mt 5,38). Il rompt avec la logique du talion et fait apparaître un autre ordre de valeurs où il est demandé de répondre démesurément aux demandes de l'autre.

[31] G.Barbaglio, *op.cit*., p.182

[32] *Dieu est-il violent ? op.cit.,* p.80-81

[33] Ibid., p.84

[34] De la même période est le rêve d'une paix cosmique rapporté dans le fameux oracle messianique du chapitre 11 d'Isaïe. Le Deuxième Zacharie, plus tard, attribuera à Dieu et à son Oint la réalisation des espérances de paix : « Exulte avec force, fille de Sion ! Crie de joie, fille de Jérusalem ! Voici que ton roi vient à toi : il est juste et victorieux, humble, monté sur un âne, sur un ânon, le petit d'une ânesse. Je retrancherai d'Ephraïm la charrerie et de Jérusalem les chevaux ; l'arc de guerre sera brisé. Il annoncera aux nations la paix » (Za 9,9-10).

Un au-delà de la violence

Pour l'auteur de la lettre aux Ephésiens[35], cette ère nouvelle et ce monde nouveau sont nés de la mort et de la résurrection du Christ, lorsqu'à la violence de la haine sur la croix, le Fils de Dieu fait homme refuse de répondre par la violence[36] et répond par la puissance de l'Amour. Or, sur le bois de la croix, une prière, que Luc est le seul à mentionner, prépare et anticipe la victoire finale de l'Amour sur le Mal : c'est celle que Jésus adresse à son Père en faveur de ses bourreaux : « *Père, pardonne-leur car ils ne savent pas ce qu'ils font* » (Lc 23,33)[37]. Totalement donné « *aux affaires de son Père* », depuis ses premiers mots jusqu'à son dernier soupir, Jésus, à travers ce pardon demandé, révèle une fois encore le vrai visage de Dieu : c'est un Dieu qui n'éprouve pas de haine pour les hommes, mais qui, devant leur refus d'accueillir son Fils, maintient sa bienveillance à leur égard sous la forme suprême du pardon. Au lieu du mal pour le mal, qui est de règle chez les hommes, il y a donc sur la croix un Bien pour un Mal. Jésus s'est montré plus fort que l'angoisse de la mort, plus fort que la violence des hommes. Le Mal qui l'a condamné n'a pu altérer son cœur de Fils et de Frère.

Signe de sa victoire, par effacement et don total de soi, la prière de Jésus pour ses bourreaux indique le monde nouveau qui est sur le point de naître. Et l'on découvre, à travers elle, que le Fils de Dieu que l'on est en train de crucifier est plus fort que toute la violence des hommes. On comprend surtout qu'en s'offrant, dans un ultime acte d'amour, à la violence de ceux qui le crucifient, Jésus sauve l'humanité du cercle infernal de la violence.

---

[35] « C'est lui en effet qui est notre paix ; de ce qui était divisé il a fait une unité. Dans sa chair, il a détruit le mur de séparation : la haine. Il a aboli la loi et ses commandements avec leurs observances. Il a voulu ainsi à partir du Juif et du païen créer en lui un seul homme nouveau en établissant la paix, et les réconcilier avec Dieu tous les deux en un seul corps, au moyen de la croix ; là, il a tué la haine. Il est venu annoncer la paix à vous qui étiez loin, et la paix à ceux qui étaient proches » (Ep 2,15-17).

[36] Alors qu'on l'avait vu, durant sa vie, se rebeller et contester ses adversaires, Jésus, au moment de sa mort, s'abandonne en effet à la violence de ceux qui le condamnent. Il refuse de manière explicite l'usage de toute violence et reproche à Pierre d'avoir usé de son épée contre Malchus : « Remets ton glaive dans ton fourreau ! Comment ? Je ne boirais pas la coupe que le Père m'a donnée » (Jn 18,11). Ne pas vouloir être défendu par les armes traduit le refus d'une violence qui répond à la violence. Dans l'évangile de Matthieu (Mt 26,52-53), Jésus ironise même en citant les douze légions d'anges : Dieu pourrait l'arracher puissamment à ce destin de souffrance. Son refus implique une volonté de ne pas s'engager dans le cycle mortifère de la violence

[37] Comme le note avec beaucoup de justesse Bernard Rey, « on affirme souvent que Jésus a pardonné à ceux qui le tuaient. Ce n'est pas exactement cela. Jésus demande au Père de leur pardonner. Leur pardonner eût été pour Jésus prendre un certain ascendant sur eux et se ranger du côté du Père, face à ses adversaires. Prier pour eux, c'est se mettre à leurs côtés, face à son Père auprès duquel il plaide les circonstances atténuantes pour ceux qui le mettent à mort ». Ce à quoi cet auteur ajoute : « Nous sommes en présence du Fils qui intercède pour les pécheurs. Aux abords de la mort, Jésus annonce le Règne d'un Dieu venu chercher et sauver ceux qui sont perdus. A ce moment-là, les plus perdus, les plus éloignés de son Père, sont ceux qui ont décrété sa mort » Bernard REY, *C'est toi, mon Dieu. Le Dieu de Jésus.* Paris, Cerf, 2006, p.106.

Parce qu'elle est l'attitude la plus contraire qui soit au péché, la mort de Jésus sur la croix est en effet victorieuse de toutes les formes du mal, plus particulièrement du péché qui est refus de Dieu, soif de toute-puissance et mépris de l'autre[38], avec toutes les violences qui en découlent.

Faut-il le rappeler, c'est le péché, compris comme refus de la limite créatrice, qui, dans les récits de création, a introduit le désordre et le règne de la violence dans les rapports humains, comme dans les rapports avec le monde animal et la terre. Appelés à dominer, mais dans les limites de leur statut de créature[39], Adam et Eve se sont laissés séduire par le serpent qui insinue que la défense de manger du fruit de l'arbre qui est au milieu du jardin est un stratagème mensonger par lequel Dieu ne cherche qu'à sauvegarder ses privilèges. Sont nés alors en eux l'image d'un Dieu jaloux, mesquin, et le désir de vivre sans limites, de ne pas être seulement image de Dieu mais d'être comme Dieu : « *Dieu sait que le jour où vous en mangerez* (du fruit de l'arbre qui est au milieu du jardin) *vos yeux s'ouvriront et vous serez comme des dieux possédant la connaissance du bien et du mal* » (Gn 3,4-5). En faisant de la limite créatrice fixée par le Créateur une volonté malveillante de ce dernier, le serpent a perverti le sens de l'interdit. Il a fait naître une exigence d'illimité et a rendu la finitude insupportable[40]. Et la domination, qui devait conduire à Dieu et faciliter la vie des hommes entre eux, s'est transformée en convoitise et en désir de possession : « Ta convoitise te poussera vers lui et lui dominera sur toi » (Gn 3,16)[41]. Par le fait même, c'est à la suite de la transgression de l'ordre divin (ne pas manger de l'arbre) que la violence est

---

[38] C'est en ce sens qu'elle est salvifique, car si, à l'origine du premier péché, il y avait l'orgueil des hommes et leur refus de dépendre de Dieu (Gn 3,5), à la source du salut, il y a désormais une vie librement donnée à Dieu et aux hommes (Jn 10,17). Dans l'évangile de Jean, l'ultime parole de Jésus : « *Tout est accompli* » (Jn 19,30) manifeste parfaitement sa conscience d'avoir mené pleinement à son terme l'œuvre que son Père lui avait confiée.

[39] Et sans user de la violence, comme le montre le fait que les hommes n'ont pas besoin de tuer les animaux, et aucun animal n'est carnivore. Toutes les créatures se nourrissent des fruits de la terre. C'est seulement après le déluge que l'homme est autorisé, par une sorte de concession, à consommer de la viande : « *Tout ce qui se meut et possède la vie vous servira de nourriture, je vous donne tout cela au même titre que la verdure des plantes. Seulement vous ne mangerez pas la chair avec son âme, c'est-à-dire le sang* » (Gn 9, 3). Comme si, après le déluge, la violence – c'est peu avant le déluge que, pour la première fois en Gn 6,5, le mot « violence » apparaît dans la Bible - faisait partie d'une création redéfinie. P.BEAUCHAMP, Création et fondation de la Loi en Gn 1,1-2,4a in *La Création dans l'Orient Ancien,* LeDiv n°127, Paris, pp.139-182.

[40]Comme le note P.BEAUCHAMP, « le désir de tout s'appuie sur la construction imaginaire d'un Dieu 'tout ayant', auquel, dans l'instant du péché intérieur, je projette de m'égaler » ; il me rend ainsi « coupable non tant de vouloir être comme Dieu que de vouloir être comme je m'imagine que Dieu est » *D'une montagne à l'autre. La loi de Dieu*, p.45-46.

[41] Les nombreux épisodes de violences sexuelles dans la Bible en sont l'illustration. On peut citer plus particulièrement ici le viol de Dina (Gn 34,1-30) ou celui de Tamar par Amnôn (2 Sm 13,1-22). Commentaires in J.P.PREVOST, Les scandales de la Bible, op.cit., p.31-46.

entrée dans la vie humaine[42]. Pour Thomas Römer, « le 'péché originel' n'est donc pas la transgression de l'interdit divin de Genèse 3, le vrai péché c'est l'incapacité de pouvoir gérer un sentiment de frustration et de laisser cours à la violence[43].

Pour canaliser, voire exclure, ce déferlement de la violence, Dieu donnera à son peuple la Loi (Ex 20,1-17) qui « dit en termes simples et concis ce que l'homme doit observer ou s'interdire sous peine non seulement de châtiment (divin) mais de menaces de sa propre vie du fait des autres hommes et de lui-même[44] ». Car la loi est essentiellement gestion de la violence, en tout cas d'une certaine violence primitive : « Tu ne tueras pas ; Tu ne commettras pas d'adultère ; Tu ne voleras pas ; Tu ne feras pas de faux témoignage ; Tu ne convoiteras pas, etc. Malheureusement, la loi qui aurait du réguler la violence des hommes, deviendra souvent un lieu de violence, surtout lorsque son interprétation servira la cause de ceux qui la défendent. Sans oublier les réflexions pertinentes de Paul à propos de la loi et de son rôle destructeur, aussi bien que par rapport à soi-même que par rapport aux autres : « Vouloir le bien est à ma portée, mais non pas l'accomplir, puisque le bien que je veux, je ne le fais pas et le mal que je ne veux pas, je le fais (…) Malheureux homme que je suis » (Rm 7,18-19.24)

Or, par sa vie totalement donnée, en « se vidant de lui-même » (Ph 2,7) et en se livrant à la violence des hommes dans la fidélité à l'Amour de son Père, Jésus va être le premier à réaliser la vocation inscrite au cœur de tout être humain, créé à l'image et à la ressemblance de Dieu. « Image du Dieu invisible, Premier-né de toute créature…lui en qui et par qui tout a été créé » (Col 1,15-17), il est le Fils qui, par sa vie donnée sur la croix, va révéler à l'humanité la nature déconcertante de la toute puissance de Dieu[45] en même temps qu'il va restaurer dans la descendance d'Adam la ressemblance divine altérée par le premier péché. Bref, il va ouvrir à l'humanité le chemin d'une vie nouvelle qui n'est plus sous le règne de la convoitise, de la violence et du mal, mais où l'on apprend, dans l'accueil de ses frères, à consentir à sa pauvreté et à se recevoir de Dieu.

Sans violence, sans punition des coupables, sans vengeance, Dieu rétablira ainsi la justice, en même temps qu'il mettra fin au règne de la violence et à ce qui en est la source, le péché. En révélant ainsi la nature particulière de sa justice, il ouvrira aux hommes un autre

---

[42] Pour Paul BEAUCHAMP, « les conséquences de ce premier acte de désobéissance révèlent l'importance de l'obéissance comme une dimension nécessaire de la construction de l'homme dans ses rapports à Dieu, aux autres et à lui-même. Bien vécue, l'obéissance est en effet un chemin de liberté et d'ouverture aux autres. Mais il faut pour cela éviter le piège de l'obéissance servile et dénoncer les lois ou les interdits qui ne sont pas sources de réelle liberté. Reste que, dans la Bible, la Loi est toujours présentée comme un don de Dieu au service de la liberté » *L'un et l'autre Testament,* T.1, Seuil, Paris, 1976, p.39ss.

[43] *Dieu est-il violent* (D.Marguerat dir.), Bayard, 2008, p.44-45.

[44] P.GIBERT, *L'espérance de Caïn. La violence dans la Bible, op.cit*., p.85

[45] Là où, trompé par le serpent, Adam avait perçu une toute puissance dominatrice et asservissante, apparaît maintenant une toute puissance qui se fait service, don de soi, anéantissement

chemin : celui de la réconciliation et de la paix, qui sont plus fortes que la soif de vengeance et de la violence[46]. Pour celui qui se réclame du Christ mort et ressuscité, en découle une façon de vivre en même temps qu'une manière de faire face à la violence et à la mort, quels que soient les visages qu'elle emprunte[47]. Comment ? En mourant à la chair, comprise comme enfermement de l'être humain dans son autosuffisance, et en vivant de l'Esprit qui actualise dans le cœur de chaque baptisé le mystère de Pâques. Ce sera le cœur de la réflexion de Paul

Que retenir de ce rapide parcours biblique ?

1. Que si la violence est partout dans la Bible, dans l'un comme dans l'autre testament, cette violence est « encadrée » par des pages qui reflètent un monde de douceur, de bonté et de beauté. Ainsi, dans le premier récit de création, on voit Dieu répéter à l'envie que ce qu'il a créé est bon, très bon même. Et dans le dernier livre de la Bible, la dernière page du livre de l'Apocalypse offre l'image d'un monde apaisé et réconcilié, dans la Jérusalem céleste, autour de l'agneau immolé mais debout. De cette double observation découle un enseignement : si la paix et le bonheur sont la fine pointe de la Bible, - car c'est pour être heureux et pour vivre dans la paix que l'humanité a été créée - l'harmonie entre les hommes, avec soi et même avec Dieu ne peut se faire sans un affrontement inévitable avec la violence : la sienne, la nôtre, celles que l'on prête à Dieu, celle qui lui « appartient » réellement[48].

---

[46] « La justice rendue au Christ ne comporte aucune violence punitive envers les coupables. Ni le préfet romain qui a condamné Jésus à mort, ni les autorités de Jérusalem moralement responsables de cette injustice, ni la foule qui a demandé sa crucifixion n'ont été frappés (...) Il est brisé, le lien entre la justice pour les opprimés et l'anéantissement des oppresseurs, qui étaient impliqués par les appels à la "vengeance" de la Bible hébraïque et chrétienne : Dieu rend justice au Crucifié sans sévir contre ses meurtriers. Sa "vindicte" consiste dans le don d'une vie nouvelle au persécuté sans infliger la mort aux persécuteurs. Redisons-le encore : si Dieu n'a pas frappé ces derniers, ce n'est pas parce que, tout en pouvant le faire, il ne l'a pas voulu, mais parce qu'en réalité il ne détient pas de puissance violente et mortifère. Celle qu'il détient est la puissance de ressusciter le Crucifié, de créer une vie nouvelle pour ceux qui ont subi violence et persécution à cause de la justice. Son pouvoir ne donne pas la mort, mais uniquement la vie » G.BARBAGLIO, *op.cit.*, p.264

[47] Pour P.BEAUCHAMP, il est essentiel de comprendre que la vie du chrétien est déjà visitée par anticipation, même dans le corps, par les effets de la résurrection. « Il s'agit aussi de montrer par l'exemple de Jésus que toute espérance de l'au-delà qui ralentirait une compassion agissante serait un mensonge et un déshonneur. La résurrection commence dans l'en deçà : les récits évangéliques ne font que traduire en images les passages des épîtres pauliniennes qui parlent au passé de la résurrection des chrétiens : 'Ensevelis avec lui, vous êtes aussi ressuscités avec lui' (Col 2,12)», *Testament Biblique,* Bayard, 2001, p.66.

[48] « Le premier impératif », écrit P.BEAUCHAMP, « est de laisser le livre nous accompagner, c'est-à-dire laisser parler le scandale de la Bible, de sa violence à elle. Nous n'avons ni à l'attaquer, ni à la défendre, encore moins à l'excuser par son appartenance à une époque ancienne et à une culture éloignée. Ce serait là une manière de neutraliser le message » in *Testament biblique*, Paris, Bayard, 2001, p.163.

Sous son côté « scandaleux », la Bible nous propose ainsi une réflexion sur la condition humaine dont la violence est, à n'en pas douter, une dimension[49].

2. A la lecture de la Bible, on apprend également que cette violence naît le plus souvent de la difficulté qu'a l'être humain à consentir à ses limites, au manque et à la différence qui le constituent. Les violences qui habitent la Bible sont ainsi comme un miroir de l'humanité aux prises, aujourd'hui encore, avec des violences qui peuvent être de tous types (anthropologique (sexuel), religieux, économique, etc).

Le lecteur de la Bible apprend ainsi à nommer sa propre violence en reconnaissant qu'à la source de cette violence, tapie comme une bête (Gn 4,7), il y a souvent le refus de la condition humaine qu'accompagne la convoitise qui nous fait vouloir « être comme Dieu », avec les conséquences que l'on sait. On rejoint d'ailleurs ici une des voies que trace la Bible pour surmonter, au mieux gérer sa propre violence : faire œuvre de vérité en refusant de masquer sa fragilité derrière des pouvoirs ou des désirs mensongers ; reconnaître sa propre insuffisance pour mettre toute sa confiance en Dieu. Bref, renoncer à sa volonté de puissance pour se glorifier en Dieu.

3. C'est un autre constat que fait le lecteur de la Bible en voyant Dieu, dans le livre de la Genèse, donner mission à l'homme (Noé et ses fils) après le déluge, d'être « l'effroi » des animaux (Gn 9,2) : Dieu a comme endossé la violence humaine, en se prêtant même à l'image que les hommes se faisaient (et se font encore) de lui : un Dieu violent, guerrier, exterminateur : « Il a pris pour les hommes restés violents le langage et l'image qu'ils pouvaient recevoir ; il pratiquait cette douceur, de revêtir lui-même ainsi notre violence en attendant qu'il en soit victime dans la chair de son Fils jusqu'à la mort[50] ». Au cœur de la Révélation biblique, figure donc la révélation d'un Dieu qui accompagne l'humanité jusque dans ses violences, risquant même qu'on se méprenne sur lui. Avec un Fils, Jésus, le Christ, qui, dans l'Esprit, s'en remet entre les mains de son Père en prenant sur lui la violence des hommes.

« La Bible fait scandale. Mais ce scandale apporte la vérité sur l'homme. La grande arme de la violence consiste en sa dissimulation (…) La Bible, en montrant la violence humaine comme elle est, comme elle d'abord chez ceux que Dieu sauve, enlève à cette violence sa ressource principale » *ibid.,* p.166.

[49] On attribue à Mahatma Gandhi la parole suivante : « Là où il n'y a le choix qu'entre lâcheté et violence, je conseillerai la violence » cité par Th.ROMER in *Dieu est-il violent ?* p.56.

[50] Paul BEAUCHAMP, Testament biblique, p.182. En ce sens, André DUMAS souligne avec raison que la croix « est la mise en évidence dans le passage à l'acte de toutes nos violences rentrées, hésitantes et camouflées (…) Ainsi la christologie ne nie pas la violence, mais elle la rend terriblement manifeste » « Bible et violence » in *A la recherche d'une théologie de la violence,* Paris, cerf, 1968, p.13. Dès lors, la croix comme symbole ne devrait plus permettre, sauf détournement qu'on se serve du Dieu chrétien pour haïr, exclure, blesser ou tuer dans la mesure où le Dieu mise en croix est justement celui qui se laisse haïr, rejeter et tuer par les humains. En découle une profonde modification de la compréhension de Dieu qui contribue à délivrer l'amour de sa part de violence.

Voilà qui montre s'il le fallait qu'il n'y a pas de situation de violence qui ne puisse être habitée et transformée par la toute-puissance de l'Amour de Dieu. Il n'y a pas de paroles non plus, de mots - y compris lorsqu'ils sont remplis de haine et de violence comme c'est le cas dans certains Psaumes[51] - qui ne puisse être accueillis par le Fils crucifié et ressuscité, et transformé en langage d'amour par Celui qui a vaincu le mur de la haine, le « Prince de la Paix »

4. Il n'en est pas moins vrai qu'à la lecture de la Bible on apprend aussi à accueillir la violence[52] du Dieu de Jésus-Christ qui vient débusquer les faiblesses et les lâchetés qui se cachent derrière le ronronnement des habitudes, des hypocrisies et des fonctionnements institutionnels qui, souvent, couvrent les violences exercées à l'encontre des innocents, des petits et des pauvres. Car si l'on peut parler de la violence de Dieu, c'est bien comme condamnation radicale de toutes les formes de violences, dès lors que, volontairement, sciemment, on porte atteinte à l'image de Dieu qui est inscrite au cœur de tout être humain, plus particulièrement encore lorsque cette violence atteint un « petit » dans sa faiblesse et dans son innocence : « Qu'as tu fait de ton frère ? » (Gn 4,9-10) ; « J'avais faim. Vous ne m'avez pas nourri ; J'avais soif. Vous ne m'avez pas donné à boire ; J'étais un étranger. Vous

---

[51] Ces sont les Psaumes d'imprécation. A cause de la violence, de la haine et de l'esprit de vengeance qui les habitent, on a parfois du mal à les concilier avec l'esprit de l'Evangile. On refuse même souvent de prier avec ces psaumes (57, 82, 108), ou on omet les versets « imprécatoires » (Ps 5,11 ; 20,9-13 ; 27,4-5 ; 30,18-19 ; 34,4-8 etc.). Et pourtant ? Ne témoignent-ils pas de la dureté de notre monde ? Ne nous invitent-ils pas à communier à la souffrance des hommes d'hier et d'aujourd'hui ? Quand ils ne nous révèlent pas notre propre péché :

« Les Psaumes imprécatoires nous rappellent qu'en tout temps et en tout lieu, des cris semblables s'élèvent vers Dieu, jaillis d'un excès de souffrance. Lorsqu'ils me tombent sous les yeux, je ne les adresse pas à Dieu, mais à ma propre conscience. Je me demande si je n'ai pas contribué, ici ou là, à les provoquer par mes fautes personnelles, mes compromissions avec tel pouvoir oppressif. Ce sont pour moi des invitations à rejoindre les Mouvements qui luttent, par leur action, pour mettre plus de justice dans notre monde. Lorsque des cris violents auront cessé sur les lèvres des hommes, alors il sera temps de les effacer du livre des Psaumes » ou encore « Ces psaumes nous font peur parce qu'ils nous révèlent à nous-mêmes. Ils nous situent devant Dieu tel que nous sommes souvent, dans les régions obscures et profondes de notre cœur. C'est vrai qu'il m'arrive d'éprouver de la haine et que si j'en avais la possibilité, je tordrais le cou de mes ennemis »

[52] Pour F.HERITIER, on doit admettre que le mot « violence » ne convient guère au Dieu de Jésus-Christ, puisqu'il n'y a pas en lui de puissance mortifère et que ce qui l'anime c'est d'abord une puissance créatrice et salvifique. « Appelons violence toute contrainte de nature physique ou psychique susceptible d'entraîner la terreur, le déplacement, le malheur, la souffrance ou la mort d'un être animé ; tout acte d'intrusion qui a pour effet volontaire ou involontaire la dépossession d'autrui, le dommage ou la destruction d'objets inanimés....Bref, il s'agit de la négation de l'humanité dans l'autre qu'on extermine », « Réflexions pour nourrir la réflexion » in *De la violence,* Odile Jacob, Paris, 1996, p.16-17

m'avez fermé votre porte. J'étais sans vêtements. Vous ne m'avez pas vêtu. J'étais malade, j'étais au cachot. Vous n'avez rien fait pour moi » (Mt 25,42-45)[53].

Accueillir la violence de Dieu, c'est donc faire du jugement de Dieu l'horizon sur lequel se construisent nos vies. Non pas pour que nous ayons peur, mais pour, conscients de la responsabilité qui est la nôtre, nous nous comportions en véritables intendants du don qui nous a été fait : celui d'un amour et d'un pardon sans cesse offerts qui nous conduisent sur le chemin d'un au-delà de la violence et d'une justice autre que celle des hommes : celle de l'amour des ennemis, celle des Béatitudes[54] et de leur promesse de bonheur pour les doux et les miséricordieux, pour les assoiffés et les persécutés pour la justice.

Ainsi se dessine le chemin du croyant, comme un chemin marqué par la grâce de Dieu, mais un chemin où se construit la liberté de celui qui sait qu'il est responsable de ses frères, en même temps qu'il se sait témoin d'une justice autre et d'un monde autre.

Pierre Debergé

[53] Pour Pierre GIBERT, « Si le sens de cette sorte d'apologue est clair, s'il aboutit à la violence de la condamnation, c'est justement parce que se trouvent ici jugées d'autres formes de violence : celles qui condamnent d'autres humains à la faim, à la soif, à l'exil, à la nudité, à la maladie et à la prison, et, au terme, à l'abandon. Ces formes touchent des êtres sans défense et donc sans recours. Du coup, elles jugent et condamnent ceux qui sont passés à côté sans rien faire. Dans l'écho apocalyptique d'une telle représentation, seule une autre violence peut rendre justice à toutes ces violences subies, mais une violence qui n'est plus de sphère humaine et temporelle ; elle relève du Jugement définitif qui appartient au seul Fils de l'homme à la fin des temps. Autrement dit, ce n'est pas l'homme dans sa temporalité terrestre qui pratique une telle violence de jugement, celle-ci ne peut qu'appartenir à l'ordre de l'éternité », L'espérance de Caïn. La violence dans la Bible, op.cit., p.232-233.

[54]On se souvient ici de l'importance des Béatitudes dans les évangiles de Luc (6,20-21) et de Matthieu (Mt 5,3-11). Le récit de Luc apprend à son lecteur que toute situation de pauvreté subie est atteinte à l'être même de Dieu et qu'elle doit être combattue. Différemment, mais de manière complémentaire, le récit de Matthieu apprend à son lecteur que, pour être véritablement heureux, il faut accepter de se recevoir de Dieu et consentir à sa propre pauvreté. A cette condition, les richesses - dont on a appris à ses déposséder - peuvent devenir un instrument de solidarité et de fraternité au service de la construction du Royaume de Dieu. Dans un contexte différent, puisqu'il s'agit de son attitude à l'égard des enfants, Jésus n'enseigne rien d'autre. P.DEBERGE, *Jésus, le Christ, un débat politique ? op.cit*., p.54ss